

L'atelier regarde à l'ouest et tourne le dos à l'est. On peut y observer ce soleil de fin d'après-midi dans toute sa splendeur. Les nuances de jaune, la façon qu'a la lumière de tomber varient en fonction de nombreux facteurs, comme les saisons, les mois, la météo, les nuages et même le vent. Même la façon dont vous les regardez semble affecter ces jaunes. L'existence d'un observateur est d'une importance indéniable. Une énorme masse de rayons peut se transformer sous l'influence de votre regard. L'atelier spacieux, d'une seule pièce, est situé dans une petite impasse de la rue de la Sarine. En hiver, je sculpte à l'intérieur et en été, à l'extérieur.

Elle lisait la plaque à l'entrée de l'atelier :

*Les choses qui n'existent pas.*

*L'art, c'est la forme des choses qui n'existent pas ; le labeur de façonner les vides avec du vide.*

*C'est comme façonner la mort qui n'existe pas.*

*Le reste de l'écriture, le bras droit du héros, l'authentique.*

« Faire de l'art c'est comme faire la mort », dis-je.

Elle répondit : « Qu'est-ce qui n'est pas ainsi ? »

Face à son énergie pesante, je décidais de garder mon énergie à un niveau plus bas et calme. Je me suis dit qu'elle trouvait ma beauté déplacée pour un tel environnement. De tels individus ont des préjugés contre les images et la pensée des artisans.

Je n'ai pas toujours été sculpteur·trice de pierres tombales. Je suis allé·e à l'école d'art, j'ai étudié la sculpture. Je suis devenu·e artiste. Pendant un certain temps, j'ai continué

à produire patiemment des œuvres dans le secteur et à poursuivre les opportunités avec détermination. En plus de générer de l'art, j'ai également tâché d'appliquer à un certain nombre de programmes et de trouver une chaise aux tablées des dîners post-vernissage. Mais au bout d'un moment, en voyant les œuvres qui m'entouraient, j'ai réalisé qu'il n'y avait rien qui me reliait à tout cela. C'est ainsi que j'ai commencé mon travail actuel. J'ai choisi un domaine où je me sens vivant-e, plutôt que de réaliser des œuvres dans un secteur où je me sens mort, avec un résultat que d'autres pourraient qualifier d'ironique. J'ai pourtant toujours réfléchi à la relation de la production artistique avec la mort. Je pensais que de placer les œuvres dans un espace artistique ou dans un cube blanc les tuait. La production ne vit que jusqu'à sa présentation. En effet, l'espace d'exposition stérile n'est rien d'autre que le tombeau de l'œuvre. Et juste après le décès, nous organisons un évènement funéraire et nous invitons les gens à voir la mort de l'œuvre.

A partir du moment où j'ai commencé à le voir de cette façon, je n'ai plus pu comprendre la fonction de l'art. La production artistique m'apparaissait comme déplacée voir dérangeante. Au final, j'ai compris que toutes ces attitudes et toutes ces actions n'ajoutaient rien à ma propre production, et que la production des autres n'avait pour seul but que d'établir leur réseau. Je me suis donc décidé-e à inventer ma propre voie. Avec le peu d'argent que j'avais économisé, j'ai appris des choses sur les pierres tombales et j'ai créé mon propre atelier. Cette idée m'a beaucoup enthousiasmé-e. Parce que c'est ça la vie. Parce que si tu ressens quelque chose, tu dois y aller.

Réaliser des pierres tombales, c'est un travail intéressant. Nous mettons les morts dans la même terre d'où nous tirons le marbre. Nous voulons savoir où nos morts se trouvent, nous voulons qu'ils puissent continuer d'avoir une présence parmi nous. Ce morceau de marbre est leur dernière relique sur terre. Si c'était moi, je ne voudrais ni pierre tombale, ni rien. Je ne veux rien laisser derrière moi quand je serai parti. Pourquoi voudrais-je laisser une trace que je ne pourrai pas voir moi-même ?

Avant de graver la pierre tombale, je me renseigne sur le défunt. J'aime penser à sa vie, son travail, sa personnalité, à ce qu'il a apporté au monde. Je conçois la pierre tombale en contemplant cette énergie qui vient de quitter le monde.

Elle dit : « Mon frère m'a raconté avoir vu votre exposition La Sculpture est morte, vive l'Objet il y a des années. C'est comme ça qu'il a eu connaissance de vous. »

L'art est nécessaire d'innombrables manières. C'est une réflexion. C'est une transition entre les dimensions, créant une alternative à la vie ; élargissant la vie. C'est construire ; produire des fictions. Ça, c'est de l'art qui n'est pas mort. Parce que sa continuité est partout. Il ne reste pas dans le corps, il circule avec les idées. Je ne parle pas d'immortalité, que peut-il y avoir d'immortel dans un monde qui va mourir ? Je ne sais pas comment elle a eu connaissance de ma dernière exposition. Peut-être a-t-elle lu un article à mon sujet dans le journal. Si j'avais eu connaissance d'un tel article, j'aurais certainement empêché sa publication. Je ne peux pas vous dire à quel point de telles choses me donnent la nausée.

Je demandais : « Quel est votre métier ? » Je m'en fichais éperdument, ma demande visait plutôt à régler la question. « Je suis architecte. Je travaille dans un bureau d'architecture dont je suis partenaire. »

« Ah, nous sommes collègues alors en quelque sorte. »

Elle acquiesça : « Oui, on peut dire ça. »

« Je me dis que tout comme l'art, l'architecture entretient une relation étroite avec la mort. D'un point de vue existentialiste également... vivre avec un savoir, mais ne pas être capable de l'appréhender pleinement... Je pense que je construis en quelque sorte des bâtiments pour la mort. Bien sûr, je travaille pour celles et ceux qui restent et non pour les gens qui sont partis. Ça sonne comme un caprice enfantin, mais j'aime ça vous savez, offrir des propositions humanistes et artistiques à l'inconnu, essayer d'établir un lien matériel avec la mort. Mais en fait, ce n'est même pas si différent des autres domaines qui se prolongent dans la vie. L'architecture est sculpture, tout autant que la pierre tombale. La mise en avant obsessionnelle du beau pour le beau, toutes ces magnifiques normes de production artistiques m'ont toujours agacé. Dans l'art, les œuvres deviennent des représentantes de la beauté plutôt que d'être belles. »

Elle regardait les petits morceaux de marbre devant elle. Cette fois, elle était habillée de façon plus décontractée. Elle s'était arrêtée à l'atelier pour amener quelques lettres de plus et me payer en liquide.

Ses yeux s'ouvrirent légèrement. Elle dit : « Qui voudrait donc produire de si belles formes ? Si la vie n'est pas aussi belle, pour qui sont ces formes ? »

Mes yeux s'élargirent involontairement par étonnement. Je dis : « C'est pour cela que l'architecture moderne existe. Je ne pense pas que mettre de telles formes dans la vie aille au-delà de la volonté de cacher ou dissimuler des choses. C'est comme un blanchissement. »

L'architecture est un moyen permettant au patriarcat et au capitalisme de réaliser leurs pratiques. En d'autres termes, des espaces architecturaux ont été créés pour que ces deux concepts puissent fonctionner. L'architecture moderne représente ces systèmes plutôt que des structures esthétiques. D'ailleurs, si l'on considère le complexe divin de l'architecte, on peut admettre, naturellement, qu'il coopère avec le diable. Le rapport entre l'architecture et la mort n'est pas un rapport poétique. En plus, ce rapport ne constitue qu'une toute petite partie de toute cette affaire, quand nous la regardons avec bonne foi. Toute cette architecture n'est qu'une écriture. Cela n'a pas beaucoup d'importance en dehors de l'écriture.

Je ne voulais pas exprimer ces pensées. En général, mes diatribes sur l'architecture et l'art mettent les gens mal à l'aise et je n'entre plus en discussion avec celles et ceux qui sont passionnément dévoué-e-s à leur travail et à la production dans le secteur. Mais j'ai réalisé qu'elle était encore plus tranchante que moi sur ce sujet. Elle dit : « L'humanité s'est détruite en descendant de l'arbre. »

La lumière avait viré de l'orange au jaune de la mangue séchée. La lumière de l'atelier, se mêlant à cette conversation, prenait des airs d'une composition de Nils Frahm. C'est à ce moment que le morceau Says démarra.